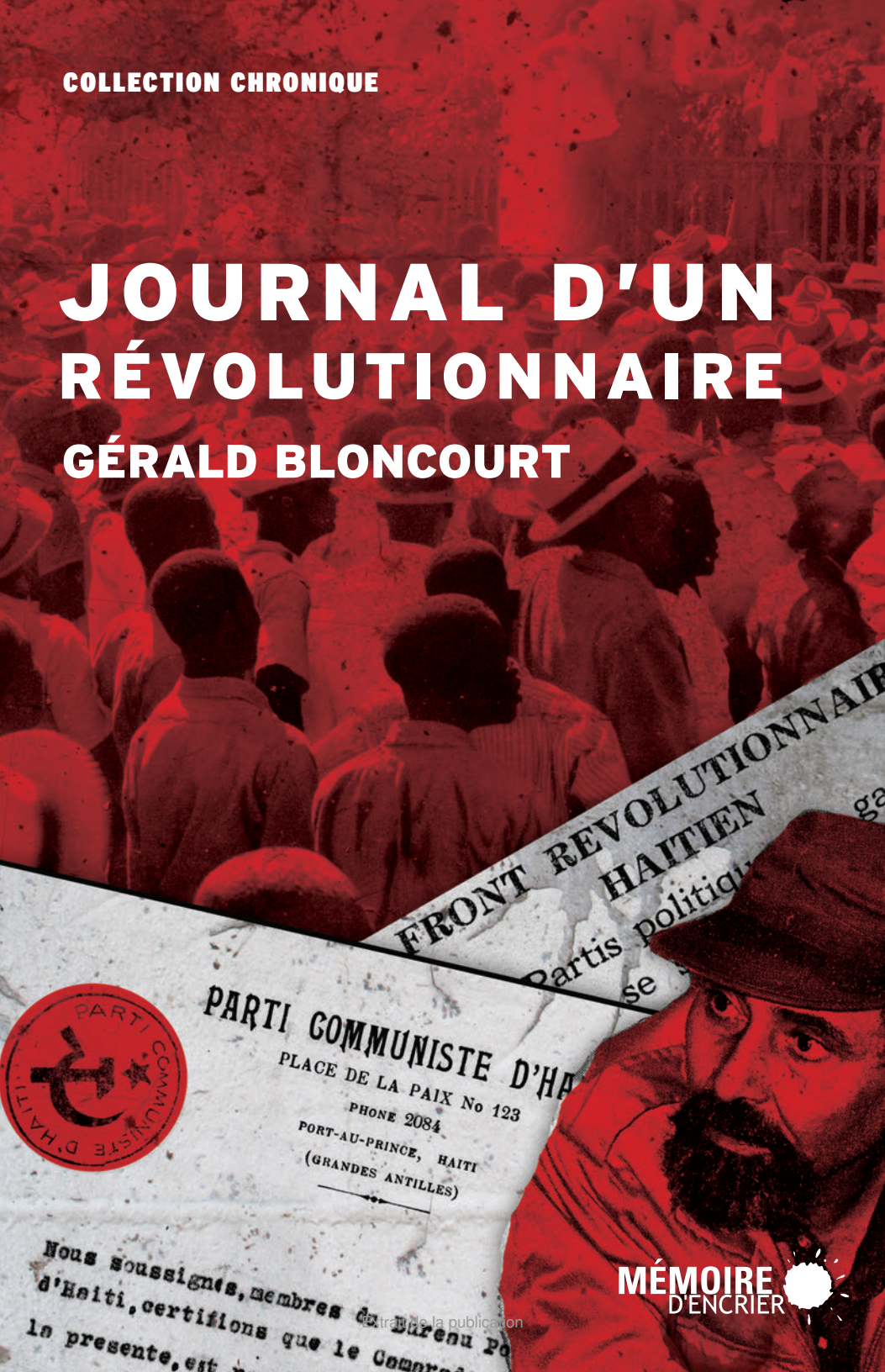
COLLECTION CHRONIQUE

JOURNAL D'UN RÉVOLUTIONNAIRE

GÉRALD BLONCOURT



MÉMOIRE D'ENCRIER

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Journal d'un révolutionnaire

Mise en page : Virginie Turcotte
Maquette de couverture : Étienne Bienvenu
Photographies et documents: Archives Gérald Bloncourt
Dépôt légal : 4e trimestre 2013
© Éditions Mémoire d'encrier

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada
Bloncourt, Gérald
Journal d'un révolutionnaire
(Collection Chronique)
ISBN 978-2-89712-104-4 (Papier)
ISBN 978-2-89712-105-1 (PDF)
ISBN 978-2-89712-106-8 (ePub)

1. Bloncourt, Gérald. 2. Peintres - Haïti - Biographies. I. Titre. II. Collection : Collection Chronique.

ND308.B56A2 2013 759.97294 C2013-941930-6

Nous reconnaissons l'aide financière du Gouvernement du Canada par l'entremise du Conseil des Arts du Canada et du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Nous reconnaissons également l'aide financière du Gouvernement du Québec par le Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres, Gestion Sodec.

Mémoire d'encrier
1260, rue Bélanger, bureau 201
Montréal, Québec,
H2S 1H9
Tél. : (514) 989-1491
Téléc. : (514) 928-9217
info@memoiredencrier.com
www.memoiredencrier.com

Réalisation du fichier PDF : Éditions Prise de parole

Gérald Bloncourt

Journal d'un révolutionnaire

Chronique

MÉMOIRE D'ENCRIER

Du même auteur :

Récits

Yeto, le palmier des neiges, Port-au-Prince, Deschamps, 1991; Paris, Arcantère, 1991.

Le Regard engagé, parcours d'un franc-tireur de l'image, Paris, Bourin, 2004.

Essais

La Peinture haïtienne (texte de Gérald Bloncourt; documentation de Marie-José Nadal-Gardère), Paris, Nathan, 1986; 1989.

Messagers de la tempête, André Breton et la Révolution de Janvier 1946 en Haïti (avec Michael Löwy), Paris, Le Temps des Cerises, 2007.

Poésie

Poèmes sahariens, Paris, La Machette, 1976.

Dialogue au bout des vagues, Paris, La Machette, 1986; Montréal, Mémoire d'encrier, 2008.

Retour d'exil (illustré par l'auteur), Paris, La Machette, 1986.

J'ai rompu le silence, Paris, La Machette, 1986.

J'ai coupé la gorge au temps, Paris, La Machette, 2000.

Contes

Cric crac (texte et illustrations de Gérald Bloncourt, édition à tirage limité de 1500 exemplaires numérotés), Port-au-Prince, Deschamps, 1990.

Photographie

Les Prolos (140 photographies avec des textes de Mehdi Lallaoui), Bezons, Au Nom de la Mémoire, 2004.

Le Paris de Gérald Bloncourt / Gérald Bloncourt's Paris, Paris, Parimagine, 2010.

Peuples de Gauche, 1972-1983, Préface Edgar Morin, Paris, François Bourin, 2011.

Extrait de la publication

Préface

Monsieur Révolution

Je connais Gérald Bloncourt et sa légende. L'histoire précipite quelquefois des êtres sur le devant de la scène. Leur vie se confond alors avec la légende. Le récit de soi n'est jamais sans risques. Comment se raconter, être soi tout en étant dans la foule ? Gérald Bloncourt se donne pleinement dans ce *Journal d'un révolutionnaire*. Il livre sens et objet à l'histoire et au mot *révolution*.

Je voulais donner un pseudo à Bloncourt. Le prénom Gérald, ça fait pas trop ami, on dirait un général ; au pays, le général est l'homme à la gâchette facile et au cœur de pierre. Le mot *révolution* m'est venu à l'esprit. Depuis, chaque fois que je lis ou prononce ce mot, le visage de Bloncourt apparaît, dans la lumière du printemps.

Un dimanche à l'Hôtel Kinam à Pétionville (Haïti) où nous mangions la soupe au giraumont, il nous racontait son enfance à Jacmel. Sa vie, dans la démesure de ce que peut représenter toute vie vécue à l'ombre de la beauté et de la révolte. De sa verve coutumière, il nous parlait de peinture, de photographie, de justice, de vérité et d'amour ; de Port-au-Prince, de Paris, de Lisbonne et des *peuples de gauche*... Nous étions fascinés par cette proximité avec

Extrait de la publication

l'histoire. Tout paraissait piétiné dans le monde, les rêves et les mots. L'histoire est son unique passion. Une histoire de vérité et de dignité. Une histoire de justice sociale. La nécessité de la révolution. La légitimité de toute insoumission. Une histoire de peuple qui chante au grand soir. Je me dis en écoutant Bloncourt : « Un homme devrait être fait pour une seule idée. » Lui, c'est la révolution.

À Port-au-Prince, à Fort-de-France, à Paris ou à Montréal où se sont croisés nos pas, j'ai toujours été happé par sa présence dans le monde. Il est trop grand. Trop beau. Trop fort. Trop donné. Trop écrit. Trop aimé. Trop ri. Trop peint. Trop photographié. Trop milité. Le guerrier ne connaît pas de repos. Il avance dans la nuit avec une cause quelconque pour que continue de battre le cœur du monde.

C'est mon guerrier, Monsieur Révolution.

Son langage est l'histoire. Quelle est cette conviction qui pousse de plain-pied dans la narration du monde ? Ce qui fait de Bloncourt un témoin et un aîné capital. Sa vie se mêle à d'autres vies. Des camarades de bronze ont cheminé avec lui, comme les écrivains Jacques Stephen Alexis, René Depestre, Gérard Chenet. Des tranches d'histoire (art, exil, politique, famille, pays) qui déroutent… Car la vie aurait pu être autre chose que la déprime collective et la consommation facile… La vie aurait pu être plus près des rêves.

Journal d'un révolutionnaire constitue une tentative afin de souder le temps, de revenir à hier et de rêver aux lendemains épiques. On le dirait à raison fantasque, cet auteur militant, tant il porte sur ses épaules l'espoir et l'utopie du monde à venir, loin du pessimisme et du cynisme politiques contemporains. C'est tout le charme de ce petit livre, ce manifeste pour demain.

Extrait de la publication

Je laisse entier Monsieur Révolution à son témoignage. Ce journal dévoile et déborde. Il dévoile surtout le visage, beau et frais, de Bloncourt. Ah, que c'était un temps d'homme et de songe ! On avait osé... Dis, camarade, avec plus de soixante-dix ans d'exil, le mot *exil* résiste-t-il encore ? Que deviens-tu alors ? Un buste sur lequel est gravée l'inscription *révolution et amour*. Avoue Bloncourt que t'as vécu, avec cet « espoir terrible et profond en l'homme ». Merci de nous avoir appris à rêver tous les matins du mot *espoir* dont seules la révolution et la poésie ont le secret.

Rodney Saint-Éloi

Extrait de la publication

Extrait de la publication

À la jeunesse haïtienne,
aux générations futures,
à ma compagne, Isabelle Repiton,
à mes filles, Sandra, Ludmilla et Morgane
à mes petits enfants et arrières petits enfants, nés ou à naître…

Extrait de la publication

Extrait de la publication

DUBO, DUBON, DUBONNET. L'énorme publicité surgit, s'efface, réapparaît, de tunnel en tunnel. Bruits de décompression. Le feulement rauque des hyènes, des chacals, l'odeur fauve des loups. La foule. Les voyageurs se ruent sur les places inoccupées. Je m'accroche à la barre, au centre des « vous descendez à la prochaine ? », des haleines trop proches pour y échapper. Des nez soufflant des airs de trompettes dans de grands mouchoirs à carreaux. Tout est humide. Moite. Même les regards. Paris s'est mise en route. C'est l'aube. On va au boulot, au lycée, à l'université, au marché, au dodo… Neige. Boue. Verglas. Voilà le temps. Rue Claude Bernard. Des deux côtés, de rares voitures, hors service, survivent à l'Occupation. Disparaissent sous d'épais manteaux blancs. Hiver. Année 1946. Boulevard St Michel. Circulation à double sens. Pavés ! On peut traverser à condition de ne pas perdre l'équilibre. J'essaie de ne pas glisser. De ne pas partir comme la petite dame emmenée à la pharmacie avec son cabas presque vide. Bistro. Au travers des vitres embuées j'entrevois des jeunes jouant au babyfoot. Je n'ai plus un sou. La dèche. J'avance. Comme je peux. Lentement. J'ai froid aux pieds. Jardin du Luxembourg. Les allées couvertes de poudre éblouissante gardent intacts les pas qui m'ont précédé. Plus de bruits de bottes martelant les couloirs du métro. Plus de grondements de

rames surchargées. Peu de promeneurs. Silence. Je peux enfin, à mon aise, regarder le ciel. Gris. Lourd. Cinquante et un, rue Claude Bernard. Chez tante Yo. Quatrième étage. Pas d'ascenseur. Ma respiration dessine sur les vitres de la fenêtre de petits chrysanthèmes de glace. Je gratte le givre. Quelques cheminées fument. Naufragé dans cette ville en mal de soleil. Pour tuer le temps j'épie les bruits de l'immeuble. La porte cochère, au rez-de-chaussée, produit un choc sourd lorsqu'elle se referme. Quelqu'un est rentré ou… sorti… Va savoir… L'oncle Max est descendu de son appartement situé juste au-dessus. Je l'entends farfouiller dans la cuisine. Il avance dans le couloir.

– Tu es là ?

– Oui, j'écris.

– Tu ne déjeunes pas ?

– Non, je n'ai pas faim.

Quel mensonge ! J'ai envie d'être seul. Nos rapports sont souvent laconiques. Six heures. Tante Yo arrive à son tour. Accroche son manteau dans l'entrée. Va dans sa chambre. Invariablement, la porte de son armoire grince. Elle y range son sac. Se déchausse. Je perçois le chuintement des pantoufles sur le parquet. Elle se rend à la cuisine pour préparer le repas du soir. Je la rejoins.

– Tu n'as rien mangé mon petit mignon, me reproche-t-elle. Il faut te nourrir ! C'est le mauvais temps, tu sais ! Il neige beaucoup aujourd'hui… Tu n'as pas l'habitude du climat ! Il faut prendre des forces !

J'avale un œuf. J'ingurgite un petit bol de soupe aux poireaux que j'exècre. Deux morceaux de rutabaga. Je bois un verre d'eau au robinet.

Extrait de la publication

– Tu veux une chicorée ?

– Non merci, je n'ai plus envie de rien.

Le petit café noir de maman Dédé, en Haïti, le samedi matin, juste après la purge aux sels de Glauber, c'était tout de même autre chose ! Je retourne dans ma chambre. Je m'allonge sur le lit. Je fixe un petit point noir, presque imperceptible, incrusté au plafond. Je suis sur la mer. Je commence à flotter doucement. Je suis nu. Une houle légère me mène au large. J'entends distinctement le chant sourd de l'océan. Le ciel devient orange. Je plonge dans cet état délicieusement euphorique. Je me sens une force démesurée. Je vis mon rêve les yeux ouverts. Je domine les moindres parcelles de mon imaginaire. L'idée que je puisse maîtriser les secrets de la lévitation m'envahit. Je m'élève au-dessus du niveau de cette eau dont je sens les frissons sous ma peau. Je bande mon énergie. À m'en faire éclater le crâne. Mes tempes bourdonnent. Je tends les muscles. À déboiter mes articulations. Mes membres sont roides. Me font mal. Je décolle… imperceptiblement. Je tente de m'élever un peu plus dans les airs. Mais mon corps se détend violemment. Je retrouve brutalement le couvre-lit. Ce n'était que de quelques millimètres… Mais je suis sûr… Une phrase de Boiffard me revient : « Le procès de la connaissance n'étant plus à faire, l'intelligence n'entrant plus en ligne de compte, le rêve seul laisse à l'homme ses droits à la liberté… »

– Suis-je finalement communiste ou surréaliste ? Marx, écrivant le manifeste, n'était-il pas, à sa manière, le plus follement surréaliste ?…

Je me lève d'un coup.

Extrait de la publication

– Et puis, merde à l'espace !... Qui sera le moins loup des loups dans notre carnage planétaire ?

J'écris :

Le ciel blafard et l'ombre muette
jettent leur valise au regard du monde
La faim gèle sa cadence
au pluvieux nuage que mord l'étain

Le vent céleste et la molle cerise
appellent la tendresse et le rire bruyant
Je vois mourir l'ombre des grands toits
et se tordre le gris des ardoises tristes

Je vois miauler
la couche d'asphalte
J'entends grincer pleurer la radio
et la joie

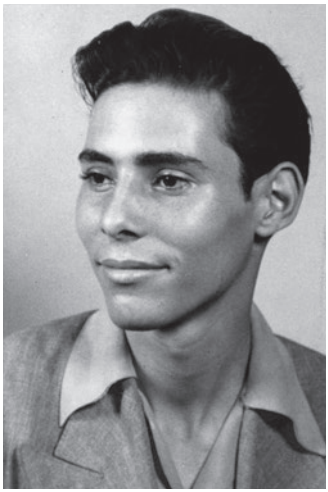
Et je dis au courant qui gratte
l'espace
voici venir l'ombre vaste
des cyclones hargneux

Je boucle ma valise pour un port
plus doux
et je nage dans l'équilibre de la sueur
moite…

SIX MOIS AUPARAVANT. La locomotive haletante stoppe dans un grincement strident. Chocs successifs des wagons butant les uns contre les autres. Une bouffée de vapeur noie en quelques secondes la machine et les quais.

Extrait de la publication

– Paris terminus ! Tout le monde descend ! grésille un haut-parleur dont on ne sait d'où vient la voix.



Gérald Bloncourt à 19 ans quelques jours avant son expulsion

Paris ! C'est Paris ! Gare St Lazare. Chacun s'affaire autour de ses bagages. Mes compagnons qui ont traversé avec moi l'Atlantique, à bord du *San Mateo*, se préparent à descendre. Toujours ce pincement au cœur à chaque nouvelle séparation. Ça n'arrête pas, depuis mon départ d'Haïti. Jangéale, étudiante guadeloupéenne, me fait spontanément la bise. Solomon, la grande mince brune, me tend une main tellement fine, que sa fragilité me surprend. J'ai, une seconde, envie de l'entourer de mes bras. Comme pour la protéger de ce monde qui m'inquiète. Dans le couloir les gens avancent à la queue leu leu. Avec une lenteur désespérante. Descendent du wagon avec d'infinies précautions, comme s'ils avaient peur de se rompre les os. Se passent leurs valises avec des gestes laborieux, hésitants. L'air de manipuler des objets extrêmement fragiles. Ils roucoulent

des « merci », des « je vous en prie » inaudibles dans le tintamarre du débarquement. Toutes ces grâces ridicules ralentissent l'évacuation du train. M'agacent prodigieusement. Je ronge mon frein, attendant mon tour de poser le pied sur le sol de la capitale. Lorsque j'y parviens, je tombe dans les bras de Claude. Tante Yo et tonton Max sont là, eux aussi. Debout, souriant béatement. Mon frère me débarrasse de ma valise. Après les présentations d'usage, nous partons tous les quatre vers le métro. Mes parents ont étonnamment le même air de famille. Max identique à mon père. Même nez busqué de caraïbe, même couleur de peau. Autant mon père est grand, dégagé, ouvert, souple, athlétique, autant mon oncle et ma tante m'offrent le spectacle d'êtres sous-dimensionnés. Visages marqués sans doute par les privations et les anxiétés de la guerre. Ils s'intègrent à la foule. Vêtements tristes. Gris. Même attitude anonyme. Ce mimétisme les mêle au flot des voyageurs, à tel point que je dois faire un effort pour ne pas les perdre. En regardant Max, je revois mon père. Je me demande comment il m'apparaîtrait si, à cette minute, il avait surgi là, parmi nous. Comme mon oncle, identique à cette multitude grouillante ? Plus je détaille Max, plus l'image d'un père quelconque me semble plausible. Cette idée me bouleverse. Sans cesse je suis heurté par des gens qui se croisent sans se regarder. S'entassent comme du bétail dans les voitures du Métropolitain, visant avec avidité, à peine introduits dans les wagons, la place qu'ils pourront occuper. J'éprouve une irrésistible envie de m'isoler. D'échapper à ce torrent humain, charriant mauvaises odeurs, fébrilité, regards fuyants.

Extrait de la publication

JE VIENS DE MARTINIQUE où j'ai vécu deux mois après mon expulsion d'Haïti. Je suis à bord du *San Mateo*. Un vieux cargo. Bananier bourlingueur, ayant rouillé sa coque dans les roulis de l'Atlantique. Son dernier voyage, avant de partir mourir, désarticulé, dans un chantier naval, sous l'oxyacétylénique morsure de chalumeaux inextinguibles. Escale en Guadeloupe pour y charger des marchandises et des jeunes devant poursuivre leurs études en France. J'assiste à l'accostage. Départ, dans la nuit. Vers la haute mer. Fatigué, je décide d'aller dormir. Ma cabine est louée par le généreux Rose-Rosette. Un ami de mon père, qui m'a hébergé durant mon exil. La porte est verrouillée. Je requiers l'aide d'un matelot qui m'adresse à un officier du bord, lequel m'invite à son tour à voir le commandant.

– J'ai eu besoin de votre cabine. Vos effets sont en « shelter » ! Allez rejoindre vos amis antillais. Ils sont avertis et vous ont gardé un châlit !

– Mais j'ai une cabine louée pour le voyage ! protestai-je.

– Jeune homme, je suis le seul maître à bord après Dieu ! Vous avez la solution de coucher sur le pont si le cœur vous en dit ! Et puis dégagez la passerelle, vous gênez la manœuvre !

La colère m'envahit. Une folle envie de l'empoigner à la gorge. Je me ressaisis. S'il savait comme je m'en fiche du confort ! Pauvre imbécile ! Je serre les dents. Dans le fond je suis ravi d'avoir des compagnons de route. Dans la cale du navire, de part et d'autre de ses flancs, des rangées de couchettes doubles, équipées de paillasses. Le tout arrimé à des barres métalliques et maintenu par des chaînettes. C'est ainsi qu'on transporte les troupes de la France coloniale pour aller « pacifier » les territoires occupés,

outre-mer. Cette fois c'est pour nous le « shelter » ! Pas d'aération. Aucun respect des normes de salubrité. À tâtons, dans le local faiblement éclairé, je retrouve les étudiants guadeloupéens qui m'ont en effet gardé une place. L'un d'eux, Riwal, m'interroge :

– Tu es d'Haïti ?

– Oui je suis du Sud, de Bainet.

– Tu es boursier ?

– Non, je suis expulsé de mon pays.

Un silence…

– Tu fais de la politique ?

– Oui, je suis communiste.

– Ah ? Comme Césaire ?

– Oui, comme lui.

– Tu vas retrouver Thorez ?

– Non, pas spécialement. Je vais rejoindre la famille de mon père. Ils sont guadeloupéens.

– Mais tu es notre compatriote ! Tu as toujours de la famille chez nous ?

– Oui, des cousins. J'en ai aussi à Porto-Rico et mes parents sont en Haïti.

– Alors, tu es notre frère ! Vive les Antilles ! Vive la Caraïbe ! Sais-tu qu'on est les seuls dans ce bateau de merde ! Les autres sont tous des Français…

Autour de nous, dans la pénombre, il y beaucoup de monde.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

JOURNAL D'UN RÉVOLUTIONNAIRE

Un homme brandit la cocarde de la révolution comme un dernier *espoir terrible et profond en l'homme*. Ce journal est un manuel d'hygiène révolutionnaire. Gérald Bloncourt ne cesse de le marteler dans ce qui deviendra un véritable manifeste pour celles et ceux qui luttent :

- Apprendre à rester debout pour ne pas faillir.
- Ensemble, nous avons le pouvoir de changer les choses.
- Osons : rêvons...!
- La révolution est nécessaire et légitime.

Gérald Bloncourt, né le 4 novembre 1926 à Bainet (Haïti), est peintre, photographe, graveur et écrivain. Il participe en 1944 à la fondation du Centre d'art haïtien. Militant révolutionnaire, il lutte aux côtés des écrivains Jacques Stephen Alexis et René Depestre. Exilé en 1947, témoin exceptionnel de son temps, Gérald Bloncourt livre ce journal pour que ne soient trahis les testaments.

MÉMOIRE D'ENCRIER .com

Extrait de la publication